

che, qu'elle reçoit beaucoup beaucoup, qu'elle a une fille de votre âge et deux fils un peu plus âgés, que l'on dit très estimables et fort distingués. Là vous jouirez de la grande vie, de l'existence large et facile, et peut-être... peut-être l'heureux numéro 13 est-il là... Al-lons, dites-moi, laquelle de mes propositions acceptez-vous?

— Aucune, cria la pauvre fille en sanglotant, aucune. Ah! comme vous me jugez mal, moi qui suis si heureuse avec vous, moi qui vous aime tant... tous les deux.

— Marie, calmez-vous, fit Gilbert désolé. Je vous juge pas, je ne vous accuse point de ne pas nous aimer... je cherche ce que vous désirez, ce que vous souhaitez... Si vous vouliez me montrer une affectueuse confiance, je ne chercherais pas à tâtons au risque de vous blesser. Pauvre mignonne, comme vous avez le coeur gros; voulez-vous que je vous laisse une minute, je reviendrai ensuite?... Oui, c'est cela. Vous viendrez me retrouver quand vous serez assez remise pour continuer l'entretien.

Dix minutes après, Marie frappait à la porte de son tuteur; il ne l'entendit pas et elle dut frapper plus fort; il vint lui ouvrir et l'accueillit avec un sourire qui s'efforçait vainement d'être enjoué; de son côté, la jeune fille voulut s'excuser gaiement de sa sottise susceptible, mais la voix lui manqua. Gilbert la fit asseoir en face de lui, en plein jour et lui prenant la main, lui demanda doucement;

— Marie, est-ce que vous souffrez? physiquement, j'entends.

— Non, mon tuteur, ma santé est parfaite.

— Alors, je dois en revenir à ma question, bien indiscrete, peut-être... Puisque vous ne tenez ni au monde, ni au luxe, ni aux voyages, puisque vous refusez tous les partis qui se sont offerts à vous par mon intermédiaire, puisque je suis à bout d'expédients, et que cependant je ne veux pas vous voir malheureuse, Marie, il faut me dire pourquoi vous êtes triste.

— Je ne suis pas triste.

— La cause de votre tristesse est donc bien grave, ma pauvre enfant, pour que vous osiez la nier?

— Par grâce, mon tuteur, ne m'interrogez pas.

— Vous m'épouvantez... Marie, je veux savoir...

— Vous voulez?... fit-elle d'un air de défi en se redressant.

— Non, je n'exige pas, je ne veux pas... je supplie... Marie, ma chère enfant....

— Je ne désire qu'une chose, une seule.... Vous ne pouvez pas me la refuser....

— Dites, alors... dites vite.

— Dites, alors.... dites vite.

— Aller passer quelques mois à mon cher couvent de Bénie-Croix... ce temps de retraite me sera salutaire.

— Ma mère avait donc raison, lorsque voyant vos austérités de Carême, vos longues séances à l'église, elle m'affirmait qu'une vocation religieuse se développait en vous?

— Et quand cela serait?...

— Dans ce cas, je vous dirais qu'on n'a pas de vocation religieuse à 18 ans. si tant est qu'une réelle vocation religieuse existe, et qu'il est de votre devoir, vous entendez, Marie, de votre devoir, de chercher la vérité sans vous imaginer follement l'avoir atteinte, parce que votre petite tête exaltée a fait des rêves fantastiques. Il faut voir le monde, le connaître et être capable de le juger, avant de prendre une décision pareille. Attendez... Est-il admissible qu'une enfant de 18 ans sache ce qu'elle veut et ce qu'elle voudra?...

— Oh! oui, interrompit-elle, oui, elle peut le savoir.

Il y avait tant d'énergie dans son accent, une telle flamme brillait dans ses yeux, que Gilbert sentit s'anéantir tous ses doutes; sa mère se trompait... c'est lui qui avait raison... Marie, cette jeune fille si pure, si candide, si ignorante, aimait follement un homme dont elle n'osait pas prononcer le nom.

— Marie, fit-il brusquement, ce n'est pas au cloître que vous pensez...